L'AUTEUR POSTCOLONIAL : AUTOTRADUCTEUR PLUTÔT QUE TRADUCTEUR ?

Katrien LIEVOIS
Université d'Anvers, Belgique

Abstract : For quite some time now, post-colonial texts have been compared to translations almost as a matter of course. The analogy is not only used to account for the transposition of cultural references, but also for that of linguistic elements. Still, as yet, literary scholars never seem to have resorted to the concept of self-translation for the analysis of the transcanonical writing of such authors. It is not my intention to force an artificial expansion of the current, rather limited corpus of self-translations in literary studies, but there appear to be interesting similarities between the post-colonial writer and the self-translator, and these are worth exploring.

Depuis quelques années, les critiques littéraires comme les traductologues comparent, voire assimilent volontiers l'écrivain postcolonial au traducteur. Si, depuis les années 1990, l'essor des études postcoloniales a en effet multiplié les réflexions concernant les liens unissant le caractère hybride du texte postcolonial et la traduction, on constate que cette idée est née bien plus tôt. Ainsi, dans sa préface aux *Nouveaux Contes d'Amadou Koumba* de Birago Diop, Léopold Sédar Senghor affirme :

Voilà quelque cent cinquante ans que les Blancs s'intéressent à la littérature des nègres d'Afrique, qu'ils dissertent sur elle […] ou qu'ils en donnent des traductions... […] Mais les négro-Africains de langue française veulent eux-mêmes manifester cette littérature, et ils se présentent en traducteurs le plus souvent.

BDD-A5018 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:58 UTC)

[…] Or, Birago Diop ne prétend pas faire oeuvre originale ; il se veut disciple du griot Amadou, fils de Koumba, dont il se contenterait de traduire les dits. (Diop 1961, p. 7)

Auparavant, dans *Une Vie de Boy* (1956), Ferdinand Oyono avait introduit le topos du manuscrit trouvé et traduit en présentant son texte comme une traduction en ewondo (une langue du sud du Cameroun) du journal du personnage principal.

Par le biais de ces deux exemples, le premier authentique, le second relevant de la fiction, on constate que le concept de traduction est introduit dès les premiers textes de la littérature francophone africaine. En outre, il est clairement utilisé dans son acception la plus courante, celle qui consiste à transposer un texte d'une langue vers une autre.

Si nous nous tournons vers les études traductologiques, on constate qu'Antoine Berman, lui aussi, insiste sur les caractéristiques langagières qui unissent le texte postcolonial et le texte traduit.

[Ces littératures] ont été écrites en français par des « étrangers », et portent la marque de cette étrangeté dans leur langue et dans leur thématique. […] Ce français étranger entretient un rapport étroit avec le français de la traduction. […] Dans tous les cas, le texte français étranger paraît « autre » que le texte français de France.(1984, p. 18-19)

En introduisant la notion d'étrangeté, la traductologie a en effet établi les fondements d'une comparaison entre les traductions et les textes postcoloniaux. Le traducteur appartient à la fois à la culture de la langue source qu'il connaît bien et à celle de la langue cible, qui est dans le cas des traducteurs littéraires le plus souvent sa culture maternelle. L'écrivain postcolonial, de la même façon, porte en lui une hybridité culturelle. S. Ade Ojo affirme que l'on ne commet aucun contresens en disant que la culture double de l'écrivain africain fait de lui un traducteur plutôt qu'un créateur (1986, p. 295).

BDD-A5018 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:58 UTC)

Dans ce qui est sans doute une des premières réflexions suivies sur les liens unissant l'écriture postcoloniale à la traduction, *Postcolonial Writing and Literary Translation*, Maria Tymoczko (1999) insiste sur le fait que, contrairement aux traducteurs, les écrivains postcoloniaux ne transposent pas des textes, mais des cultures[1]. Depuis l'époque de cette publication, la métaphore de la traduction pour parler du texte colonial est largement acceptée. Très peu d'analyses rejettent cette assimilation, qui ne va pourtant pas de soi (Adejunmobi 1998, p. 164 ; Adewuni 2007), étant donné que l'on ne peut, dans ce contexte, utiliser le terme de traduction dans son acception première.

La littérature euro-africaine est caractérisée par des formations hybrides qui mélangent des traditions autochtones et occidentales. [...] C'est ainsi que l'on peut dire que les littératures euro-africaines sont elles-mêmes des traductions, dans le sens large du terme […]. (Bandia 2001, p. 125 - nous soulignons)

Cependant, l'idée qui envisage le texte postcolonial comme une traduction ne se limite pas à sa seule composante culturelle ; elle s'étend aussi à l'aspect linguistique du texte. Paul Bandia le souligne : « Ces écrivains postcoloniaux sont des traducteurs interprètes de leur propre réalité linguistique et culturelle » (Bandia 2001, p. 128). Avec le développement d'une traduction qui se veut « selon la lettre » ou « éthique » chez Berman (1999, p. 69-77) et *foreignizing* chez Venuti (1995), le texte traduit doit porter les marques de la langue de départ. Il s'ensuit que certaines caractéristiques propres au texte postcolonial se manifestent dans les traductions : des xénismes, des pérégrinismes, des emprunts, des calques... Ces éléments alloglottes peuvent d'ailleurs être intégrés selon les mêmes techniques : glossaires, notes en bas de page ou en

[1] Il convient cependant de souligner quand Maria Tymoczko traite également du texte postcolonial comme une traduction au niveau de la langue (p. 24-27).

BDD-A5018 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:58 UTC)

fin de volume, des traductions intratextuelles, des ajouts synonymiques éventuellement...

Les analogies entre la traduction et le texte postcolonial dépassent néanmoins les similitudes entre les techniques linguistiques mises en place. Pamela J. Olubunmi Smith parle de *transcreative process* pour rendre compte de la transposition de la langue maternelle ou première de l'écrivain vers la langue européenne et affirme que la transcréation est un travail à la fois de traduction (*translation*) et de création (2001, p. 750). Il en découle logiquement que les auteurs postcoloniaux que l'on compare le plus facilement à des traducteurs sont ceux qui ont décidé d'adapter le français aux exigences culturelles et langagières de leur culture première. La métaphore ne s'applique pas en premier lieu aux écrivains respectant parfaitement la norme littéraire française, comme Léopold Sédar Senghor, Camara Laye ou Cheikh Hamidou Kane, qui n'avaient pas laissé de traces de traduction dans leur écriture (Adewuni 2007). C'est Ahmadou Kourouma, qui donne l'impression de casser le français en traduisant le malinké, que l'on cite volontiers comme exemple d'écrivain-traducteur.

La métaphore de la traduction pour rendre compte du texte postcolonial a donc évolué d'un point de vue purement culturel vers une acception davantage centrée sur la langue et sur le texte. Reste qu'à aucun moment la critique n'a été jusqu'à parler d'autotraduction[2] pour analyser l'écriture transgressive de ces auteurs postcoloniaux. Il nous semble cependant que si on caractérise leur entreprise comme la combinaison d'une création et d'une traduction, il est possible également de l'analyser dans les rapports qu'elle entretient avec l'autotraduction. Des auteurs comme Beckett, Triolet, Nabokov, Huston ... ont sans doute de nombreux points communs avec les auteurs postcoloniaux. Sans vouloir étendre de façon tout à fait artificielle le corpus en effet très restreint des autotraductions (Grutman 1998, p. 17) ; il nous semble malgré tout que les analogies

[2] Sauf peut-être Granqvist 2006.

BDD-A5018 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:58 UTC)

que l'on peut établir entre l'écrivain postcolonial et l'autotraducteur sont intéressantes. Nous aimerions en indiquer quelques-unes.

On sait que le caractère hybride du texte postcolonial brouille la distinction établie entre le propre et l'étranger. Il en est de même pour l'autotraduction :

Le fait d'avoir affaire à un traducteur identique à l'écrivain est un facteur qui met en question, au moins partiellement, le caractère étranger du texte traduit, ou, pour prendre une autre perspective, du texte à traduire.(Schmeling 2002, p. 365)

Le texte autotraduit pose toujours la question de son statut : s'agit-il d'une traduction ou d'un nouvel original ? De nombreux chercheurs penchent pour la seconde option : le statut de l'écrivain comme créateur confère un statut de nouvelle création à l'autotraduction. Il s'ensuit que l'on insiste souvent sur « ce libre jeu [auquel] l'autotraducteur a le droit de se livrer, bien plus légitimement que le traducteur ' normal ' » (Schmeling 2002, p. 370). Rappelons à ce sujet que Tymoczko estime en effet que l'écrivain postcolonial est libre de décider quels éléments appartenant à la culture source il va transposer, tandis que le traducteur ne jouit pas de cette liberté : il doit traduire un texte préexistant et défini (1999, 20-21).

Dans la mesure où les écrivains postcoloniaux sont bilingues et appartiennent donc presque autant à la culture du texte source qu'à celle du texte cible, ils s'apparentent davantage aux autotraducteurs qu'aux traducteurs littéraires, qui en règle générale sont issus de la culture du texte cible. L'autotraduction est souvent une conséquence d'un changement de culture : Beckett et Huston s'établissent à Paris, Triolet et Nabokov quittent l'URRS... De façon tout à fait comparable, de nombreux auteurs postcoloniaux abandonnent leur pays natal.

Les recherches sur les autotraducteurs ont montré que ceux-ci n'ont pas toujours écrit leurs textes sources dans la même langue. Dans la même lignée, nous pourrions citer des exemples déjà étudiés

BDD-A5018 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:58 UTC)

d'écrivains postcoloniaux qui sont passés de la langue européenne à la langue africaine (e.a. Ngugi wa Thiong'o) ou qui se caractérisent par une diglossie littéraire (Grutman 2003). Ils écrivent par exemple en français mais élaborent leurs créations cinématographiques en langue africaine, ainsi le wolof pour Ousmane Sembene, ou en arabe comme c'est le cas d'Assia Djebar.

Il serait d'ailleurs tout à fait intéressant de comparer avec les autotraductions classiques abondamment étudiées, celles des quelques véritables autotraducteurs postcoloniaux, comme entre autres Guillaume Oyono-Mbia (Edebiri 1993), Kunene (Adejunmobi 1998), Ngugi wa Thiong'o et Raphaël Confiant.

Si, comme nous l'avons fait remarquer, les autotraductions et les textes d'écrivains postcoloniaux tendent à brouiller la distinction entre traduction et création, une différence fondamentale les oppose cependant. Les autotraductions intéressent en premier lieu les traductologues parce qu'elles permettent véritablement de comparer un texte (source) à un autre texte (cible). Il n'en va pas de même pour le texte postcolonial, dont on a pu dire qu'il s'agissait d'une traduction sans original. Rappelons toutefois que, dans le domaine traductologique, les débats récents sur les notions d'original et de traduction ont en effet montré que cette opposition à elle seule ne suffit plus à rendre compte du phénomène de la traduction.

Il nous semble donc qu'au-delà des similitudes qui lient et des différences qui séparent la littérature postcoloniale et la traduction, il serait intéressant de reconsidérer la problématique en étudiant le texte postcolonial plus spécifiquement comme une autotraduction. De nombreux points communs - langagiers, textuels, psychologiques et idéologiques - invitent à ce rapprochement.

BDD-A5018 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:58 UTC)

Bibliographie

Ade Ojo, Samuel (1986): « The Role of the Translator of African Literature in Inter-Cultural Consciousness and Relationships », *Meta*, n° 31-3, p. 291-299

Adewuni, Salawu, « A New Approach to Translation : The Transposition or Transcription System of Sub-Saharan African writers », *Translation Journal*, http://translationjournal.net/journal/40lit.htm

Adejunmobi, Moradewun (1998): « Translation and Postcolonial Identity : African Writing and European Languages », *The Translator*, n° 4-2, p. 163-182

Bandia, Paul (2001) : « Le concept bermanien de l'Étranger dans le prisme de la traduction postcoloniale », *TTR*, n° 14-1, p. 123-139

Berman, Antoine (1984) : *L'épreuve de l'étranger : Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard

Berman, Antoine (1999) : *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil

Diop, Birago (1961) : *Les Nouveaux Contes d'Amadou Koumba*, Paris, Présence Africaine

Edebiri, Unionmwan (1993): « Guillaume Oyono-Mbia : A bilingual Playwright », *Meta*, n° 38-3, p. 576-582

Granqvist, Raoul J. (2006) : « The African Writer as Translator in his / her own Text », in *Writing Back in/and Translation*, Raoul J. Granqvist (éd.), Frankfurt am Main, Peter Lang, p. 91-101

Grutman, Rainier (1998): « Auto-translation », in *Routledge Encyclopaedia of Translation Studies*, Mona Baker (éd.), London / New York, Routledge, p. 17-20

Grutman, Rainier (2003) : « Bilinguisme et diglossie : comment penser la différence linguistique dans les littératures francophones ? » in *Les études littéraires francophones : état des lieux*, Lieven D'hulst & Jean-Marc Moura (éds), Lille, Presses Universitaires de Lille, « UL 3 », p. 113-126.

BDD-A5018 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:58 UTC)

Olubunmi Smith, Pamela J. (2001): « Making Words Sing and Dance :Sense, Style and Sound in Yoruba Prose Translation », *Meta*, n° 44-4, p. 453-459

Oyono, Ferdinand (1956) : *Une Vie de Boy***,** Paris, Julliard,

Schmeling, Manfred (2002) : « La biculturalité comme paradoxe : L'auteur traducteur de lui-même, Ecrire en langue étrangère », in *Interférences de langues et de cultures dans le monde francophone*, Robert Dion, Hans-Jürgen Lüsebrink & János Riesz (éds), Québec, Nota Bene, p. 357-374

Tymoczko, Maria (1998): « Post-colonial Writing and literary Translation », in *Postcolonial Translation Theory*, Susan Bassnett & Harish Trivedi (éds), London / New York, Routledge, p. 19-40

Venuti, Lawrence (1995): *The Translator's Invisibility : A History of Translation*, Londres / New York, Routledge

BDD-A5018 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:58 UTC)